

Des films

Bertrand Plevén

21 septembre 2009

Fish tank (Andrea Arnold)



Marges au féminin. *Fish Tank* est un film social. C'est entendu. Ce "genre"- pensons à Ken Loach, aux frères Dardenne, réalisateurs auxquels les critiques ont rapproché le film- a toujours été porteur d'un discours fort sur les espaces et les paysages cinématographiques qui les portent. Ce cinéma là, pose, sous un certain angle, la question de la combinaison entre le spatial et le social. Il participe à la construction de figures, entre autres, spatiales qu'il rend visibles dans le but de les dénoncer. Nourrissant une ambition réaliste et en cela confronté au renforcement des inégalités, ce cinéma est donc un laboratoire de choix pour le géographe : une fenêtre, fatalement partielle, sur le monde, ses injustices, telles qu'elles sont vécues par des personnages, telles qu'elles sont lues par les réalisateurs et telles qu'elles vont être reçues par les spectateurs. Qu'apporte la géographie sociale de la jeune réalisatrice, [Andrea Arnold](#) déjà remarquée avec le glasgowien *Red road* (2006) ? Quelle discours sur l'espace porte le dernier prix du jury du Festival de Cannes ?



Mia, incarnée par l'actrice non professionnelle Katie Jarvis, a 15 ans. Elle vit, avec sa mère et sa sœur, dans la très grande banlieue est de Londres, dans l'Essex, où le film a été effectivement et intégralement tourné. Les paysages agissent tout d'abord et classiquement comme une toile de fond. Les paysages que donne à voir Andrea Arnold agissent comme un indicateur social qualitatif. Il dessine un espace de marge dans lequel le flou domine. Le quartier résidentiel, associant grand ensemble et petit pavillonnaire porte les stigmates de la pauvreté, captés par la réalisatrice par de nombreux plans fixes sur les façades des tours. La réalisatrice peint de manière crue l'urbanité incertaine du lieu et de ses environs, succession de parkings et d'espace vert ouverts, de friches industrielles et rurales comme imbriquées, plus ou moins habitées par des densités faibles mais traversé par des flux et des grands axes.

Ces " pathologies du paysages " forment l'aquarium (*fish tank*) ou plutôt la jungle quotidienne de Mia, panthère en jogging, sur le qui vive, toutes griffes sorties. Déscolarisée et passionnée de hip hop, elle cherche sa place dans ces non lieux. Refusant le rôle que les adolescentes du quartier endossent, celui d'objet sexuel que se soit sur un parking ou sur un podium, elle remet en cause également de la domination des hommes sur des espaces publics tant ils sont contrôlés par ces derniers et leur chien. Alors bien sûr, parfois, elle se cogne aux frontières, de genre surtout. Tout se complique -encore- pour elle quand elle tombe amoureuse de l'amant de sa mère, Connor (Michael Fasseneder). Le désir sexuel vient compliquer sa quête existentielle, notamment, en lui rappelant qu'elle est femme.

L'une des forces de *Fish Tank* est d'interroger le rapport entre la construction d'une identité féminine à la fois genrée et sexuelle et l'espace où l'on vit, les lieux que l'on pratique. La scène de l'étang, parenthèse harmonieuse d'une partie de campagne en famille le montre bien : le répit est éphémère, le retour au bitume entraîne le retour des conflits. Entre déterminisme et liberté, le seul ressort est ici individuel. Mia est bien un individu postmoderne tel qu'il est consacré par la société postindustrielle : les groupes -famille, classes sociales- sont défaits, éclatés, et c'est seule que Mia et son corps tentent à écrire sa géographie. A défaut de gravir l'échelle sociale, elle gravit par son agilité, son intrépidité et sa volonté, les échelles

géographiques. D'abord celle de l'appartement abandonné dans lequel elle répète ses pas de danse en privé dès la scène inaugural du film, celle du quartier qu'elle arpente dans ton les sens à pied, enfin celle de la ville, quand elle franchit la limite sociale et pénètre dans le lotissement de Connor pour le démasquer. Pourtant, à chaque étape, Mia constate à chaque fois son enfermement, elle touche aux limites de son bocal. La fin, le départ à deux vers le Pays de Galles, est ouverte : nouvelle échelle, nouvelle fuite pour un nouvel échec ou franchissement libérateur ? On l'aura compris, *Fish Tank*, malgré quelques petites lourdeurs- la symbolique de l'enchaînement par exemple- est un film qui porte, avec sa bande son et ses partis pris visuels la marque d'un style personnel et en fait un film de son temps. Nécessaire et spatial.

Bertrand Plevén

Pour aller plus loin :

- ▶ CR Le Silence de Lorna, http://www.cafe-geo.net/article.php3?id_article=1376
- ▶ CR Looking for Eric, http://www.cafe-geo.net/article.php3?id_article=1618
- ▶ CR It's a free world, http://www.cafe-geo.net/article.php3?id_article=1218

Et aussi : “Le genre, construction sociale, *Geographie et culture*, http://www.cafe-geo.net/article.php3?id_article=787

© Les Cafés Géographiques - [cafe-geo.net](http://www.cafe-geo.net)